

" LA COEXISTENCE PACIFIQUE " de François FERROUX

Livre de mandarin pour mandarins? On serait tenté de qualifier ainsi le bouquin, si l'on ne retenait que la conclusion. Mais l'ouvrage vaut mieux que cela. Les militants révolutionnaires y trouveront même une bonne pâture.

L'auteur François FERROUX est un économiste, mais il n'abuse pas d'un vocabulaire trop spécialisé et son style est au contraire très facile. A propos de la co-existence pacifique, c'est toute une analyse du monde moderne qu'il tente, et cet essai présente un grand intérêt.

Voici quelques citations pouvant inciter les camarades à la lecture de ces 650 pages:

" Chacune des deux économies dominantes, chef de coalition, est industrialisée dans les formes les plus progressives; elle ne prospère que dans l'expansion et la croissance....

" De là un impérialisme structurel qui affronte les deux coalitions dans le même univers de l'industrie moderne.

" La co-existence pacifique elle-même devient ainsi une idéologie de combat, le fait solide étant la co-existence hostile (p. 408-409).

" Cette lutte entre l'Est et l'Ouest exclut la réalité du compromis et l'esprit de compromis... (p.6)

" Sur un autre plan encore: des gouvernants, des chefs politiques, des classes et des groupes d'appui sont les structures humaines de l'Etat réel à l'Est, à l'Ouest. Ces hiérarchies imposent à la multitude le renoncement et l'effort. Partout le Pouvoir ment, mais chacun des pouvoirs nie rationnellement la légitimité de l'autre et nie son propre mensonge " (P.7)

" Le dépérissement de l'Etat, selon K.MARX et ENGELS, ne saurait être ni attribué à une seule des formes de l'Etat industriel, ni rélégué par la volonté des gouvernants dans la phase des sociétés terminales. L'industrie lui recrute autant de partisans qu'elle fait de producteurs qui acquièrent une expérience concrète des conditions réelles de la création collective. Toute civilisation de la production et du travail secrète sa critique propre des classes stériles et des formes politiques closes. Ces forces ont été combattues ou contrariées dans toutes les sociétés industrielles. Leur confiscation provisoire en Russie Soviétique ne peut dissimuler leur pression secrète et constante

" On croit mourir pour la classe, on meurt pour les gens du Parti. On croit mourir pour la Patrie, on meurt pour les Industriels. On croit mourir pour la liberté des personnes, on meurt pour la liberté des dividendes. On croit mourir pour le prolétariat, on meurt pour sa Bureaucratie. On croit mourir sur l'ordre d'un Etat, on meurt pour l'argent qui le tient. On croit mourir pour une nation, on meurt pour des bandits qui la baillonnent..." (F.631)

Ces citations sur trois sujets différents nous montrent que F. PERROUX n'est pas un économiste qui se limite à des études spécialisées; il s'efforce au contraire de "comprendre les amples mouvements de l'économie de notre temps" ce qui l'amène à traiter de la politique. Il s'en explique dans son "avertissement". Pour nous autres, militants révolutionnaires, les explications de PERROUX sont évidemment superflues, car nous savons qu'économie et politique ne font qu'un.

Ces citations nous montrent également que l'auteur est lucide, ce qui nous autorise à ne pas lui ménager nos critiques. Disons même tout de suite que nous considérons F. PERROUX comme un adversaire politique. Nous verrons en effet que dans la conclusion de son ouvrage il s'avère être un défenseur d'une des formes de l'idéologie bureaucratique. Il en appelle aux "élites" pour sauver la société, parle d'Autorité Mondiale, etc... d'où notre question livre de mandarin pour mandarins?

Rappelons les titres des trois tomes de l'ouvrage:

- Tome I: "Industrialisés" ou " Non-industrialisés".
- Tome II: Pôles de développement ou Nations .
- Tome III: Guerre ou partage du pain?

C'est évidemment dans les deux premiers tomes que les camarades trouveront la bonne pâture. D'abord dans l'analyse des systèmes économiques de l'Ouest et de l'Est, et surtout dans les conséquences de la rivalité des deux coalitions. Bien des sujets en discussion dans le groupe sont traités par F. PERROUX. Les opinions qu'il émet méritent examen du fait de l'argumentation qui les étaye.

La question des pays sous-développés est notamment étudiée d'une manière telle qu'elle permet de digérer utilement toute la documentation publiée par nombre d'autres auteurs.

Quant au troisième tome de l'ouvrage de PERROUX, son seul intérêt réside dans le fait que traitant de l'Economie mondiale il peut ouvrir l'horizon à ceux qui, même parmi nous, ne sont pas habitués à penser à l'échelle des problèmes actuels.

Très concret lorsqu'il étudie les bases d'une économie mondiale, F. PERROUX devient très fumeux quand il aborde l'essentiel: quelle lutte mener pour sortir

de l'impasse où la co-existence hostile des deux blocs plonge l'humanité toute entière. Tout cela rappelle DUBOIN et les abondancistes: souvent de bonnes études, et toujours la niaiserie ou la fumisterie. Chez F.PERROUX, et surtout à l'époque actuelle, c'est plus grave: il s'agit d'une forme d'idéologie bureaucratique.

Il n'entre pas dans notre intention de faire un résumé du livre de PERROUX, mais seulement d'apporter quelques critiques générales et sur quelques points précis. Avant d'aborder celles-ci, et toujours avec l'espoir d'inciter nos camarades à lire l'ouvrage, nous donnons maintenant d'autres citations. Notre choix a été guidé par le souci d'extraire ce qui avait trait surtout aux questions discutées ou en cours de discussion au sein du groupe. Rappelons que l'ouvrage de PERROUX a paru l'année dernière. Notons aussi que PERROUX lorsqu'il parle de la RUSSIE et du système soviétique emploie les termes de socialiste et de communiste sans guillemets.

LA CO-EXISTENCE PACIFIQUE - L'IMPERIALISME

- " Chaque monde économique et chaque système économique
" créent pour l'autre des tensions qui obligent ce der-
" nier à mobiliser toutes ses forces.... Chaque économie
" et chaque système obligent l'autre à remettre en ques-
" tion ses règles fondamentales, à les juger et rectifier
" avec ingéniosité et efficacité " (p.10)

- " Chacune des sociétés industrielles dans les deux écono-
" mies dominantes se construit contre l'autre, et toutes
" deux sont astreintes à des conditions d'impérialisme
" inscrits dans les structures de l'industrie contempo-
" raine " (p. 25).

- " Les Etats industriels se battent par leurs centres de
" production et la lutte entre l'Est et l'Ouest, sous
" toutes ses formes, y compris le commerce entre les
" deux zones, est éclairée par cette observation (p.27).

- " Bien au-delà de l'impérialisme capitaliste et de l'im-
" périalisme collectiviste de l'impérialisme des Etats-
" Unis, et de l'impérialisme Russe, dans ce qu'ils ont de
" spécifique, on découvre, quelque soit le régime politique

" et le système économique pratiqués, un impérialisme
" plus résistant et plus foncier, résultant de la ren-
" contre et de la conjugaison des techniques de l'in-
" dustrie et des techniques de l'organisation sociale
" L'organisation des ensembles humains restant dominée
" par la politique de l'Etat territorial, c'est-à-dire
" par l'exploitation au bénéfice premier et principal
" d'une nation ou d'un ensemble de nations, des centres
" de la production ont des espaces économiques qui ne
" sont pas nationaux. Chaque nation-guide, en dévelop-
" pant et pour développer ses centres de production, se
" subordonne des hommes et des territoires. Le succès
" est promis à celle qui, comme une grande firme inté-
" grée, peut disposer des moyens les plus étendus de
" transformer son environnement ". (p. 186-187).

" Entre les deux ensembles, le conflit s'accuse et le
" combat se livre, certes, dans des types d'organisa-
" tions opposés à maints égards, mais, de part et d'au-
" tre, la même technique de la transformation matérielle
" des choses est utilisée. Les gouvernements appliquant
" la même recette d'organisations territoriales; ils
" sont tous soumis aux contradictions d'un impérialisme
" structurel. Les centres industriels suscités par la
" technique contemporaine, ont des champs d'action va-
" riables, qui ne sont jamais superposés à ces terri-
" toires nationaux dont les frontières restent assez
" stables dans l'intervalle entre les plus grands conflits;
" ils ne coïncident pas mieux avec les zones d'influences
" politiques qui, pourtant, évoquent les lignes de force
" qui émanent d'un foyer." (p. 195).

" ... deux économies dominantes sont soumises aux lois
" des sociétés industrielles du 20^e siècle. Les pôles
" de développement des grandes industries - ambivalents:
" armes et outils ensemble - leur interdisent de coexister
" pacifiquement dans la rigueur des termes et sont aussi
" les moyens essentiels de pénétrer les pays sous-déve-
" loppés .

" ... L'un et l'autre Grand, pour alimenter les pôles prin-
" cipaux de leur développement par force ambigu, paci-
" fique ou guerrier, sont contraints à des taux élevés
" d'accumulation et d'épargne. Les Grands exercent l'un
" sur l'autre, dans des conditions du reste fort inégales
" une pression à l'accumulation et à la non-consomma-
" tion ". (p. 390).

" Une guerre mondiale est déjà inscrite dans les budgets
" c'est-à-dire dans les taux de croissance réelle des
" économies; elle anime les propagandes, change les anti-
" cipations des producteurs; elle construit les programmes

" et les plans des Etats, c'est-à-dire leurs préférences
" de structures manifestées.... Ce ne sont pas des idées
" qui se battent, mais des coalitions concrètes. Chacune
" d'elles possède ses personnels politiques et ses classes
" d'appui qui n'ont pas, sans plus, partie liée avec un
" régime politique, mais qui constituent l'armature so-
" ciale et concrète de ce régime et de ce système. La
" même circonstance s'observe chez les satellites des
" plus grands ". (p.49I).

" Si l'opposition se détend entre les coalitions, la
" forme la plus efficace de collaboration sera encore
" la création en commun de pôles de développement à con-
" dition que soient abolies les vieilles règles des zo-
" nes d'influence et du partage des butins. La même
" technique pourrait favoriser au moins pendant une pé-
" riode, mais longue, soit la collaboration des deux
" économies dominantes au détriment des "vieilles"Eu-
" ropes, soit les expériences sociales vraiment nou-
" velles de services publics internationaux.

"... des tendances historiques assez puissantes pour-
" raient même être relevées qui nous poussent dans
" cette direction où se définirait une phase de la
" co-existence faussèrent et provisoirement pacifique"
(p. 213).

LE REGIME RUSSE

" Le capitalisme ni le communisme n'a résolu la ques-
" tion de réduire au mieux le décalage qui existe entre
" les forces de production et les rapports de production;
" l'un n'a pas résolu plus que l'autre la participation
" effective de tous les individus et de tous les grou-
" pes à la formation de la volonté collective. Ni l'un
" ni l'autre n'a présenté de formule acceptable de dé-
" mocratie économique ". (p.20).

" L'exploitation subsiste sous forme d'exploitation glo-
" bale du prolétariat quand la totalité des travailleurs
" est privée d'une partie du produit du travail à des fins
" différentes de celles que le travailleur apprécie lui-
" même ou par ses représentants librement choisis.

" L'exploitation subsiste sous une forme partielle comme
" une exploitation d'une fraction du prolétariat par une
" autre fraction, quand les transferts de ressources et
" de richesses s'opèrent à des fins différentes de celles
" que peuvent apprécier, chacune pour son compte et con-
" frontées librement entre elles, toutes les fractions
" du prolétariat ." (p. 109).

" Les contradictions du socialisme soviétique sont celles
" d'un Etat-parti et d'une économie qui lance, qui crée
" une société industrielle et aucunement celles d'une so-
" ciété et d'une économie qui dépassent les contradictions
" d'une société industrielle (p.133).

" Selon un dessein officiellement réitéré, le Parti se
" recrute parmi les élites dirigeantes.

" ... Le Parti n'émane pas des travailleurs manuels
" aux champs et à l'usine - sinon symboliquement- Il
" n'exprime pas la vie d'une économie et d'une société
" qui deviendraient harmoniques par les changements
" même de l'infrastructure, c'est-à-dire par les vertus
" du régime de la propriété sociale. L'infrastructure
" et les superstructures doivent être inventées, mises
" en oeuvre, protégées contre les inerties et les ré-
" gressions.

" Le vrai est que le parti, dans une lutte sans relâche
" tente de surmonter les contradictions entre les for-
" ces réelles que libèrent toutes les grandes industria-
" lisations des temps modernes. " (p. 135-136).

" Dans le monde du travail, on cherche certes, quel
" est le contenu de ce "socialisme" et s'il assure le
" progrès de tous en liberté; les plus attentifs dési-
" reraient de connaître s'il est un moyen de croissance
" accélérée propre à une économie retardée" (p.80)

(C'est la seule fois dans tout l'ouvrage que PERROUX
met "socialisme" entre guillemets, encore ne prend-il
pas ces guillemets à son compte.)

IMPERIALISME ET NATIONS

" L'Occident est engagé dans des compromis qui témoignent
" que l'économie nationale sous ses formes tradition-
" nelles est ébranlée profondément.

" Les fonctions économiques débordent les nations. Les
" ensembles moteurs, les pôles de développement possèdent
" une logique incompatible avec celle de l'économie ter-
" ritoriale. " (p. 348).

" Dans tous les cas, les peuples et les patries qui aspi-
" rent à la liberté tremblent en découvrant que l'Etat
" souverain est devenu, pour un grand nombre, une recette
" impraticable ". (p. 238).

" En cette saison de l'histoire, le nationalisme, s'il
" dépasse le stade de la revendication et de l'opposi-
" tion, se met en contradiction avec lui-même. Le droit
" des peuples à disposer d'eux-mêmes est instable et fragile
" dans l'état contemporain de latechnique et de l'écono-
" mie, à l'Est comme à l'Ouest." p.260).

" Toutefois, une nation socialiste et une nation capita-
" liste se ressemblent bien plus que ne le souhaiteraient
" les gardiens des orthodoxies et des systèmes, quand il
" s'agit de créer ou de défendre des dépendances exté-
" rieures, d'exporter des ensembles industriels et des
" techniciens, de développer de grandes industries nou-
" velles, de stimuler et de contrôler par des programmes
" et par des plans, les innovations les plus brisantes
" de tirer parti au bénéfice d'un groupe politique des
" pauvretés ou des faiblesses d'un autre groupe. Encore
" une fois nous n'assimilons pas; nous ne nous interdisons
" pas de comparer ". (p. 211).

" Quant aux ensembles humains d'ALGERIE, de TUNISIE, du
" MAROC, ils ont bien ce qu'il faut pour exalter un mou-
" vement nationaliste: des traditions, des besoins pressants
" de mauvais souvenirs, des encouragements extérieurs. Quant
" à constituer des économies nationales, c'est-à-dire des
" ensembles politiques articulés et structurés, soumis à
" un pouvoir de contrôle qui soit en communication perma-
" nente avec la totalité d'un peuple par la voie d'échanges
" réguliers et institutionnels, il n'en est pas encore
" question. Des centres de production intérieurs à ces ter-
" ritoires sont sollicités par et dépendants de forces ex-
" térieures : initiatives, capitaux et débouchés.

" Cette constatation transcende les conflits politiques:
" les jeunes nationalismes se déploient à une époque où les
" nations sont, plus fort que jamais, désintégrées par
" l'action de leurs pôles industriels ". (p.288)

" Les promoteurs du Marché Commun..... évoquent officiel-
" lement les forces de l'échange libre, de la meilleure
" distribution des ressources et de la division du travail
" dans un grand espace, alors que la construction des centres
" de production est seule décisive et que les rapports entre
" les cartels et groupements de monopoles sont inévitables.

" Les promoteurs du M.C. font espérer dessus plus d'investisse-
" ments au delà des facultés nationales, sans indiquer les
" sources -ce qui est léger- ou en connaissant la source (amé-
" ricaine) ce qui contredit le dessein d'indépendance pro-
" clamée hautement pour la Petite EUROPE, assimilée à un troi-
" sième grand ". (p. 339).

QUESTIONS GENERALES- LE MARXISME

" Un savoir scientifique effectivement répandu et une connaissance démystifiée des mécanismes sociaux, rendent les travailleurs capables de liberté vécue. Le processus n'est pas achevé, ni même très avancé, pour la totalité des travailleurs, dans aucune société industrielle contemporaine ". (p. 584).

" Que l'homme soit "le capital le plus précieux "comme l'a dit J. STALINE, est très précisément la proposition qui doit être démystifiée, tant en capitalisme qu'en collectivisme, et dans les pays retardés qui cherchent encore leur voie. L'homme n'est pas un capital en quelque régime que ce soit, ce qui supposerait qu'il est, ainsi qu'un bien matériel ou une chose, soumis au plan d'emploi. Par nature, ou comme être existant, il est sujet: toute économie qui ne se définit pas en conséquence est une recette de puissance ou d'enrichissement directement ennemie des hommes ". (p. 570).

" Assimiler l'homme à un capital c'est donc le soumettre lui aussi à un plan, alors qu'il ne trouve sa liberté qu'en devenant capable de son propre avenir, c'est-à-dire d'ébaucher au moins son propre projet. Sans doute est-ce une des façons les plus intéressantes et les plus fécondes d'interpréter l'idée marxiste selon laquelle le capital est un ensemble de relations sociales, que de postuler que l'homme, dans une société capable de liberté n'est jamais un capital humain. " (p.584).

" Pas une économie organisée par un gouvernement moderne ne peut pousser à fond l'enquête sur le travail contraint parce que cette économie et cet Etat en vivent, et parce que le secret des sociétés sur les hommes qu'elles dévorent est plus profond que le plus impénétrable des secrets d'Etat. "

" La rupture avec l'opinion dominante, la dénonciation de la routine sociétariaire où que ce soit, exige que l'on choisisse une hypothèse réaliste: l'humanité jusqu'ici s'est bornée à changer les formes de servitudes imposées à ses membres pour produire des biens; elle l'a fait dans son ensemble sans parvenir encore à satisfaire les besoins élémentaires de chacun. " (p. 598).

" Le marxisme ou le néo-marxisme a le mérite de poser avec insistance le problème des relations entre les classes, capitalistes et travailleurs, mais aussi les rapports entre les propriétaires des moyens de produire et les détenteurs du monopole de la contrainte publique. Il nous oblige à appréhender les rapports entre la contrainte exercée par

" le capitaliste producteur et la contrainte de l'Etat."
(p.89-90).

" Tantôt il (MARX) présente des vues prophétiques dis-
" persées dans le Manifeste Communiste, le Capital, les
" Thèses sur la plus-value. Ainsi: la petite bourgeoisie
" voit approcher le moment où elle cessera d'exister comme
" une partie indépendante de la société moderne, pour être
" remplacée dans les manufactures, l'agriculture, et le
" commerce, par les organisateurs, les surintendants et les
" chefs d'équipe " (Manifeste Communiste). Ou ceci: " Ce
" n'est pas le capitaliste industriel qui est l'axe de notre
" système, c'est l'organisateur industriel, la gestion étant
" de plus en plus séparée de la propriété." (Le Capital)
" Ou ceci: " que la classe moyenne doit croître et que le
" prolétariat employé dans la production, même s'il croît
" en nombre absolu, décline en nombre relatif, c'est le
" destin de la société bourgeoise. " (Thèses sur la plus-
" value). " (p.90).

ECONOMIE MONDIALE

" Ce que nous avons appris de l'économie mondiale atteste
" qu'elle n'est pas autre chose que des économies nationales
" et régionales, mais jointes sous une forme très parti-
" culière: les pôles de développement à l'échelle du mon-
" de et leurs liaisons dessinent une structure qui ne sera
" jamais mise au jour par l'examen des rapports entre les
" territoires nationaux et leurs échanges. De marché mon-
" dial, il n'y en a jamais eu, sinon par métaphore et ex-
" trapolation; de plan mondial d'emploi des ressources na-
" turelles et humaines, on n'en connaît pas." (p. 404-405).

" Les conditionstechniques d'une économie planétaire sont
" réunies. Des coalitions, par leurs structures industrielles
" et par leurs idéologies, agissent sur la totalité du monde."
(p. 409).

" Etant donné les techniques du 20^e siècle dans le domaine
" des transports, de l'information et de l'industrie, la
" mise en valeur de la terre entière devrait se faire par
" régions du monde, et non plus selon les formules périmées
" de l'organisation nationale ou quasi-nationale, impériale
" ou quasi-impériale. Des forces réelles s'exercent au pro-
" fit du développement mondial, contrariées par la résistance
" des intérêts et des idéologies de naguère ." (p.436).

" Ce qui devient évident.... ce sont les gaspillages immenses
" et tenaces de l'armement, du désarmement, du conflit des
" impérialismes, du heurt des orthodoxies capitaliste et com-
" muniste, où chaque système se renie autant qu'il faut pour

" bien combattre; ce sont aussi sous-jacents, les gas-
" pillages issus de l'existence même des Etats-Nation."
(p.531).

ET VOICI LES ELITES

A propos des organismes nés de l'O.N.U., en faveur de
l'aide aux pays sous-développés :

" Les groupes capitalistes transformeront inlassablement
" en affaires privées ce qui pourrait être une institution
" d'intérêt général.

" Ce sont des élites internationales, appuyées sur des
" masses en voie de libération, qui peuvent seules oppo-
" ser la force à la force, dans ce domaine, où il n'y a
" pas de conversion à espérer ". (p.537)
(c'est nous qui soulignons cette fois).

" Malgré les oppositions dogmatiques et systémati-
" ques, l'Est et l'Ouest ont accumulé et gardent un pa-
" trimoine commun de connaissances positives, d'idéal
" d'utopies, et de mythes.... Les mythes de la société sans
" contrainte et de l'économie sans rareté appartiennent
" à l'Est et à l'Ouest.

" Ces ressorts les plus secrets et les plus hauts fondent
" malgré tout, entre les adversaires, une société des
" esprits. Ils autorisent à croire aux vertus d'une con-
" naissance péniblement démystifiée, dans et par la lutte
" des classes et des coalitions des peuples et à recon-
" naître dans le plus grand conflit d'une Humanité qui
" devient peu à peu moins animale et plus créatrice, une
" chance de la liberté ". (p.429 - c'est encore nous qui
soulignons).

Terminons nos citations par ces conclusions de PERROUX dont nous aurons besoin
pour notre critique :

" La misère, la maladie, l'ignorance, le sentiment et la réa-
" lité de l'oppression et de la frustration, sont élimina-
" bles par une politique et des techniques mondiales qui ne se
" déduisent pas de la "lutte des classes" et qui sont direc-
" tement menacées par elle. La patrie ne trouve plus sécu-
" rité ni force dans la nation. Les masses ou les noyaux
" prolétariés dans le monde ne peuvent attendre ni la vie
" ni la libération de l'appartenance à une "classe" ni d'une
" politique de "classe". L'impérialisme structurel des socié-
" tés industrielles dispose des moyens de tuer qu'il ne dis-
" tingue pas entre les classes, et l'exclusion des classes
" possédantes et bourgeoises n'entraîne pas le renoncement
" aux contraintes asservissantes.

" Dupes de la nation et dupes de la classe, les masses souffrantes
" sont partout engagées dans les duretés de conflits où leurs

" seuls ennemis sont des maîtres qui emploient sciemment les mystifications de l'industrie et du pouvoir. " La collusion de l'industrie moderne et du pouvoir territorialisé est un vice dont la réalité est plus profonde que les institutions et les structures capitalistes et communistes et qu'aucune dialectique nécessaire ne doit nécessairement extirper." (p. 633).

F.PERROUX ET LE CAPITALISME OCCIDENTAL

En matière d'économie, l'oeuvre de F.PERROUX est copieuse. Nous regrettons vivement de n'en point connaître une seule ligne, car cette carence nous oblige à limiter notre critique.

Dans " LA CO-EXISTENCE PACIFIQUE " l'auteur résume toutefois suffisamment ses positions sur le capitalisme et ceci assez clairement pour que nous puissions émettre quelques observations.

Son étude des sociétés industrielles contemporaines, des contradictions dans leur développement, des antagonismes qui les opposent, apporte à coup sûr quelque clarté à qui veut comprendre la situation du monde actuel. Ce qui est particulièrement intéressant dans le travail de PERROUX, c'est l'explication des cources de l'impérialisme des Etats capitalistes modernes. Depuis le bouquin de LENINE, plus descriptif qu'analytique, il a été publié pas mal d'essais sur le sujet. Disons franchement que bien peu nous avaient apporté ce que PERROUX nous offre, grâce, il faut le dire aussi, à l'attrait de l'actualité.

Par les citations qui précèdent notre critique, nos camarades auront pu se rendre compte que PERROUX connaît bien son MARX et le marxisme, et les "néo-marxistes". Il approuve, il critique. C'est du sérieux. Cela nous change de la plupart des économistes bourgeois qui transforment volontiers MARX en NOSTRADAMUS du 19^e siècle pour mieux se gausser de quelques hypothèses qui se sont révélées inexactes. C'est seulement en ce qui concerne la lutte de classe que PERROUX prend une position catégorique dont nous parlerons dans notre conclusion.

Parmi toutes les questions qui mériteraient discussion dans l'analyse de l'évolution du capitalisme, il en est une qui nous tient à coeur: celle des classes moyennes. Elle est toujours avancée par les critiques de MARX et les adversaires de la révolution prolétarienne. En bon social démocrate STERNBERG en fait aussi longuement état, dans son récent ouvrage " LE CONFLIT DU SIECLE ".

Eliminons tout de suite du sujet les paysans pauvres qui depuis longtemps déjà sont tributaires du marché capitaliste par leurs achats et la vente de leurs produits. Les "salariés à domicile" sont poussés maintenant, du fait même de la lutte entre les deux blocs impérialistes, à se grouper en coopératives ou à disparaître. Le secteur agricole ne peut plus échapper à la concentration, surtout dans des pays comme la FRANCE, où l'existence d'une nombreuse petite paysannerie est un poids lourd pour l'économie du pays considérée comme un tout.

Eliminons encore deux autres catégories de classes moyennes dont le développement s'est opéré parallèlement à celui des grandes agglomérations: l'artisanat urbain et le commerce. Pour ces deux catégories, la concentration a déjà joué son rôle même si dans des pays comme la FRANCE, elle ne s'opère que tardivement.

Restent donc les employés et les techniciens dont le nombre s'est effectivement accru en valeur absolue et surtout en valeur relative, c'est-à-dire proportionnellement à l'accroissement du nombre des ouvriers.

Mais y a-t-il vraiment un problème des "prolétaires en faux-col", des "petits bourgeois salariés", des "travailleurs intellectuels salariés"? Pas sur le plan théorique en tout cas. Les nouvelles couches de salariés sont apparues au fur et à mesure de la "rationalisation" de l'industrie. Dès la première grande vague de rationalisation en EUROPE (avant 1928 en ALLEMAGNE, après en FRANCE) et notamment dans les industries en plein développement (électricité, téléphonie, automobile), la répartition des salariés dans les grandes firmes industrielles se modifia. L'organisation et le contrôle du travail nécessitèrent la création d'emplois nouveaux: employés ou agents techniques, des méthodes, du planing, des prix de revient, du contrôle, sans compter le développement des bureaux d'études, provoquant un accroissement continu et accéléré du nombre des dessinateurs industriels.

En somme la transformation de la structure des entreprises industrielles amènera la création de catégories nouvelles de salariés, tout aussi prolétaires que les manuels et parfois plus aliénés, puisque c'est leur pauvre cervelle qui est en cause. Notons que parallèlement à cette création de nouveaux prolétaires, s'opérait un changement profond parmi les "manuels", manoeuvres et O.S. devenant beaucoup plus nombreux que les ouvriers qualifiés.

Mais ce processus de rationalisation en se poursuivant devait à tel point accroître le nombre des employés techniques de toutes sortes que bien vite ces nouvelles catégories subirent elles-mêmes les effets d'une rationalisation de leur propre travail: ce n'est pas d'aujourd'hui que datent les premières machines électro-comptables dont le développement de l'électronique a rendu l'efficacité plus monstrueuse, ce n'est pas d'aujourd'hui non plus que le travail est simplifié et standardisé dans les bureaux d'études.

En définitive, même en ce qui concerne ces catégories nouvelles de salariés, non seulement leur prolétarianisation est bien réelle, mais encore elle s'est vue l'objet d'une magistrale offensive tendant à réduire leur nombre par l'introduction d'un machinisme ultra-moderne.

Si donc il y a eu, et s'il y a encore, un problème des salariés petits-bourgeois c'est sur le plan de l'action revendicative qu'il existe, ces nouveaux prolétaires n'acquérant que lentement la conscience de leur prolétarianisation et hésitant de ce fait à adopter les méthodes de lutte des ouvriers et surtout à se lier à l'action de ceux-ci.

Pour nous qui avons participé à la naissance de l'action revendicative des employés et techniciens de l'industrie en FRANCE, pour nous qui avons vécu cette prise de conscience, le problème était clairement posé.

Contraints à revendiquer, les salariés petits bourgeois ont fait comme les ouvriers; ils utilisèrent toute la gamme des manifestations jusques et y compris la grève sous ses différentes formes. Bien sûr, leurs premières réactions furent celles des petits bourgeois. Nous nous rappelons par exemple autour des années 1930, les

curieuses conséquences de l'introduction du pointage pour les mensuels, des premiers lock-out d'importants bureaux d'études et notamment de la première évacuation par la police d'un bureau de dessin. " On nous fait ça, à nous ! " " On nous traite donc comme des ouvriers ! " Eh oui, il fallait bien se rendre à l'évidence et agir alors comme les ouvriers.

C'est tout un processus de longue durée que nous résumons ici en quelques lignes car c'est seulement en 1936 que les employés et techniciens de l'industrie s'engagèrent en grand nombre aux côtés des ouvriers, encore que dans de nombreuses entreprises ils y furent quelque peu contraints.

Il faut cependant souligner que toutes ces catégories nouvelles de l'industrie ainsi que les employés des grandes entreprises de l'Assurance, de la Banque et du Commerce, constituèrent la clientèle de prédilection des syndicats jaunes, des syndicats chrétiens.... et du fascisme. Tout cela parce que l'action ouvrière restait faible.

Nous ne pouvons pas, et ce n'est d'ailleurs pas l'objet de notre travail, exposer nos idées sur cette importante question qui se relie à celle de la " hiérarchisation " dont le but essentiel est de diviser les salariés et de freiner la prise de conscience des employés et techniciens.

Revenons donc à FERROUX.

Ce qui aurait semblé la conclusion logique de son analyse est absent et c'est certainement volontaire, FERROUX n'étant pas un apprenti, il s'en faut. Pas une seule fois en effet, l'auteur n'emploie le terme de capitalisme d'Etat, ni en ce qui concerne l'évolution du capitalisme occidental; ni même pour caractériser le système soviétique.

Ce n'est pas que, pour nous, " capitalisme d'Etat " soit un mot clé, un maître mot, une formule magique. Non point. En schématisant à l'extrême, qu'est-ce donc que le capitalisme d'Etat, sinon l'organisation d'un pays sur le modèle d'une grande firme industrielle moderne, toutes les activités humaines devant entrer dans ce cadre et l'Homme, l'homme avec un H majuscule, y être aliéné jusqu'au trognon, comme il l'est dans l'entreprise? En RUSSIE, où tout est plus net, ne voit-on pas la société hiérarchisée à l'image de la structure d'une grande firme industrielle? Tout cela pour rester dans l'esprit de FERROUX et en nous limitant à formuler ce que nous attendions de son argumentation.

Rappelons quand même un peu l'histoire de ce terme " Capitalisme d'Etat ". ENGELS, LENINE l'avaient employé en y mettant le contenu qu'ils pouvaient alors y introduire. Ce n'est que vers 1931, avant même la fin du premier plan quinquennal soviétique, que le terme fut repris, à notre connaissance du moins, par URBAHNS d'abord, puis ensuite en FRANCE par TREINT, Simone WEIL et le groupe dit " des étudiants " enfin nous l'apprîmes grâce à CILICA, également par de vieux bolcheviks des isolateurs de SIBERIE et de l'OURAL. La fausse alternative concernant l'évolution de la RUSSIE " Vers le socialisme ou vers le capitalisme " était levée: au système qui naissait on ne pouvait donner d'autre nom que " capitalisme d'Etat ". Très vite d'ailleurs, dans les milieux de l'avant-garde ouvrière, le terme était étendu afin de caractériser le sens des transformations du capitalisme occidental, poussé par la grande crise de 1929-32 à modifier ses structures, le rôle de l'Etat devant d'autant plus important et décisif, que certains impérialismes étaient aux abois, notamment l'ALLEMAGNE.

Cette parenthèse sur le capitalisme d'Etat nous amène à l'analyse du système soviétique par F.FERROUX.

F. PERROUX ET LE SYSTEME SOVIETIQUE

L'auteur de la " Coexistence Pacifique " ainsi que nos camarades auront pu le constater par les citations que nous leur avons choisies, avant de polémiquer, est assez précis quant à la nature de l'économie soviétique. Qu'il en parle à propos de la lutte entre la coalition de l'Ouest et celle de l'Est, ou qu'il l'analyse à part, il explique fort justement que l'économie dominante de l'Est, c'est-à-dire l'économie soviétique, est une forme d'économie industrielle animée d'un impérialisme structurel trouvant ses sources dans les besoins d'expansion et de croissance caractérisant l'industrie contemporaine.

Il ressort par exemple nettement de son étude que les deux sociétés s'apposent non tellement en raison de leurs dissemblances, lesquelles influent par contre sur leurs moyens de lutte, notamment en regard des pays sous-développés, que surtout en raison de leur similitude profonde et essentielle, c'est-à-dire du fait qu'elles sont fondamentalement dissociées industrielles impérialistes.

Lorsqu'il analyse la société soviétique, F. PERROUX parle d'exploitation globale, d'exploitation partielle, de classe d'appui de l'Etat, bref de tout ce que nos camarades ont pu connaître en absorbant l'abondante littérature publiée sur le régime soviétique. PERROUX est même beaucoup plus précis qu'un DJILAS en ce qui concerne la nature de classe de l'Etat Parti. Il expose aussi avec beaucoup de clarté le comportement de l'économie dominante russe vis à vis des économies de ses satellites et des pays sous-développés.

Nous avons vu, par une de nos toutes premières citations qu'il dénie même au régime soviétique le droit de se prévaloir d'une évolution vers le "dépérissement de l'Etat".

Tout cela est fort bien . Mais après toute cette démystification sur le mensonge soviétique, nous espérons mieux, nous nous attendions au moins... à ce que PERROUX ne participe pas à la mystification.

" Le Pays du Grand Mensonge " avait écrit CILIGA avant la guerre, le grand mensonge PERROUX l'entretient pour sa part en employant volontairement, on le sent trop bien les qualificatifs de socialiste, communiste, collectiviste, sans les guillemets qui s'imposaient. D'où sans doute aussi ce refus d'employer le terme de capitalisme d'Etat qui aurait au moins eu le mérite de la clarté. D'où enfin la gentillesse d'appeler néo-marxistes tous ces économistes soviétiques ou pro-soviétiques qui s'évertuent à légitimer le grand mensonge.

PERROUX joue-t-il simplement le jeu des bourgeoisies occidentales qui, d'une part, dénoncent l'absence de liberté en RUSSIE, et d'autre part, jettent l'anathème sur le communisme, afin d'alimenter leur propagande contre le bloc ennemi? Nous ne voulons pas le croire.

Sa participation au grand mensonge se rattache plutôt à sa condamnation de la lutte de classe comme moyen d'émancipation et de libération des exploités, comme unique accoucheuse d'une société dépassant enfin les contradictions mortelles des sociétés industrielles. En effet son argumentation semble se limiter à ceci : la lutte de classe mène au système soviétique, donc elle n'offre pas la perspective d'une issue véritable.

Voyons donc alors ce que propose PERROUX.

L'ECONOMIE PLANETAIRE

F. FERROUX étudie tout ce qui dans le monde actuel prépare la création d'une économie planétaire: "conditions techniques de communication, la lutte des deux coalitions dont l'action pratique et la visée sont mondiales, la prise de conscience scientifique d'une originalité de l'homme capable biologiquement de découvrir les normes et d'inventer le milieu de son épanouissement". Et il définit ce qu'il entend par "l'économie des hommes", dont les tâches élémentaires répondent aux trois impératifs suivants: "nourrir les hommes", "soigner les hommes", "libérer les esclaves".

La formulation de ce troisième impératif est évidemment bougrement malheureuse. Disons tout de suite à la décharge de FERROUX qui s'en explique, que par "esclaves" il entend tous les exploités, tous les opprimés des pays industriels et sous-développés. Alors pourquoi avoir employé ce mot si limitatif? Mais passons. C'est "libérer" qui est non pas malheureux, ou maladroit, mais inquiétant. Car pour FERROUX (voir page 600) la lutte véritable de libération consiste à espérer des classes (et des peuples - notion confusionniste au possible) les plus riches qu'elles consentent à céder un peu (!) de leurs loisirs et de leurs biens pour atténuer (!) les esclavages et les servitudes. C'est ça qu'il oppose aux "guerres pour les apparences de liberté" c'est-à-dire à la lutte révolutionnaire des classes exploitées! Nous ne trahissons pas le texte, les camarades qui liront le bouquin s'en rendront compte. Notre citation extraite de la page 633 fait en outre comprendre pourquoi FERROUX se sert de l'exemple russe baptisé communiste.

En conclusion de son livre l'auteur écrit:

" Avant que les mutations dans les institutions et les
" structures mentales aient libéré les sociétés indus-
" trielles de leur dogmatisme, l'irréparable peut-être
" accompli.
" Le moyen de l'éviter n'est ni "intellectuel", ni "spi-
" rituel", ni "moral", il réside dans l'engagement total
" dans une lutte totale qui tire son efficacité de l'invention
" de sociétés neuves, et son sens de la conviction que
" le combat pour l'homme nouveau est le contraire de la
" guerre contre une coalition ". (p. 637)

C'est du charabia. Mais auparavant FERROUX est plus clair - C'est sur les "Élites" qu'il compte, sur "l'alliance tacite, active, capable de refus et de témoignage "hérétiques" des élites scientifiques du monde entier" (p. 623).

On retrouve la "société des esprits" de la page 429. Pour les camarades curieux c'est dans le dernier chapitre du Tome III qu'ils trouveront tous les détails sur l'apparition des pouvoirs mondiaux et d'une Autorité mondiale, mots qui sonnent assez mal à nos oreilles délicates.

Notre tâche est terminée. Malgré tout ce qu'il comporte d'excellent et d'utile, ce bouquin de 650 pages n'est peut-être quand même qu'un livre de mandarin pour mandarins. Les copains jugeront, ils sont prévenus: c'est l'ouvrage d'un adversaire politique.

Un dernier mot sur l'hymne aux élites. Ça vaudrait la peine d'en parler d'en discuter aussi car l'idée de la nécessité de "bonnes élites" revient souvent, même chez des militants révolutionnaires. Pour eux, il s'agit de "bonnes" élites politiques

et ils ramènent ainsi le Parti. Pour FERROUX c'est des élites scientifiques qu'il est question. En fait les élites scientifiques, artistiques, littéraires et politiques, nous donnent un triste exemple de lâcheté et de prostitution, à quelques exceptions près. Dans un monde où règne l'exploitation de l'homme par l'homme, il serait difficile qu'il en soit autrement. L'acquisition des connaissances, l'exercice d'une fonction permettant des recherches, les moyens permettant à un type quelque peu doué de donner sa mesure, tout cela est soumis à l'acceptation des servitudes du régime. N'oublions pas en outre, que rares sont les scientifiques capables de synthèse, c'est-à-dire de sortir du cadre de plus en plus étroit de leur travail. Restent les élites qui se forment dans l'âpre lutte des classes opprimées, mais alors le mot d'élites convient-il? C'est tout le problème du rôle de l'avant-garde.

Pour en terminer avec les élites scientifiques de FERROUX, nous conseillons aux camarades de lire ou relire: " Plus clair que mille soleils " où il est question du "drame moral" (!) des savants enrôlés dans la fabrication de la première bombe atomique; " La persuasion clandestine" de Vance FACHARD, où l'on voit la fine fleur des savants de toutes disciplines se prostituer aux firmes de publicité chargées de créer les faux besoins, ou aux grandes firmes industrielles, pour rechercher les méthodes d'accroître la productivité.

Rappelons encore un numéro spécial des "Temps modernes" d'il y a deux ans environ consacré aux explications des intellectuels polonais exposant eux aussi leur "drame moral".

Les élites - qu'est-ce que nous en avons à faire ! Comme nous l'avons dit c'est la notion même d'élite qui est en cause, car elle alimente l'idéologie bureaucratique.

" LA CO-EXISTENCE PACIFIQUE " - François FERROUX - 3 Tomes - 650 pages
Presses Universitaires de France.